

Êtes-vous né le 15 février 1946 ou, comme vous l'écrivez dans vos *Carnets d'un moine errant*, le 12 juin 1967, lorsque vous avez rencontré votre premier maître spirituel, Kangyour Rinpoché ?

Je suis né une fois physiquement et une deuxième fois quand j'ai résolu mon questionnement de jeune homme. Je ne voulais pas d'une vie vide de sens, ennuyeuse, mais je ne savais pas ce que je voulais.

Votre mère, Yahne Le Toumelin, est artiste-peintre et votre père, Jean-François Revel, était philosophe. Vous avez grandi dans un milieu intellectuellement et artistiquement privilégié, rencontré beaucoup de monde. Quel regard portiez-vous là-dessus ?

J'étais comme un spectateur quand tous ces intellectuels venaient dîner à la maison chez mon père. Ils parlaient très fort, ils riaient beaucoup. J'avoue que je n'entrais pas tellement dans la conversation, j'observais. La philosophie, c'était pas mal, mais bon... Louis Althusser venait chez nous et puis il a tué sa compagne dans sa baignoire. C'était déconcertant ! Je trouvais sympathiques les musiciens et les peintres que voyait ma mère, comme Pierre Soulages. J'ai rencontré Stravinsky à un déjeuner. Pour un garçon de 16 ans, mélomane, c'était incroyable. Stravinsky avait l'air sympa, j'aurais aimé composer comme lui, mais je n'avais pas spécialement envie d'être Stravinsky en tant qu'homme. J'étais surtout copain avec des ornithologues ou des marins, j'aimais la nature et la science. Mon oncle (*Jacques-Yves Le Toumelin, NdLR*) était marin, j'avais rencontré des gens qui avaient fait le tour du monde, j'étais un peu ébahi devant tout cela. Mais cela ne me disait pas ce que je voulais être moi-même.

N'avez-vous pas trouvé d'idéal, de personne en qui vous projeter ?

Il y avait des qualités et des défauts dans beaucoup de gens. J'aurais bien attrapé toutes les qualités et évité les défauts, joué aux échecs comme Bobby Fischer mais pas devenir Bobby Fischer ! Il n'y avait pas la cohérence que j'ai trouvée quand j'ai effectivement rencontré Kangyour Rinpoché à Darjeeling.

Qu'est-ce qui vous a amené là-bas ?

J'avais vu les premiers films d'Arnaud Desjardins, *Le Message des Tibétains* (parties 1 et 2). Dans une séquence apparaissaient, pendant quelques minutes, une vingtaine de visages, les uns après les autres, silencieux, regardant droit la caméra. Il y avait une sorte de qualité commune qui courait autour de ces visages, quelque chose de profond, une sorte de solidité bienveillante, une qualité d'être humain qui ne correspondait pas à l'agitation des intellectuels et des artistes parisiens. Il y avait un peu de ce que j'imaginai de Socrate assis devant ses disciples. J'avais 20 ans. Je me suis dit : "Y a pas photo, c'est là où je vais !"

En quelques dates

1946 : naissance à Aix-les-Bains.

1967 : première rencontre, en Inde, avec le maître bouddhiste tibétain Kangyour Rinpoché.

1972 : installation à Darjeeling, en Inde, après avoir terminé une thèse en génétique cellulaire.

1979 : ordination en tant que moine bouddhiste.

Vous êtes arrivé à Darjeeling en Inde chez Kangyour Rinpoché. Comment communiquiez-vous avec lui ?

Mon père m'avait fait apprendre le grec, le latin et l'allemand, ce qui n'était pas très utile là-bas ! Je parlais quelques mots d'anglais, rien de très profond. Kangyour Rinpoché a pris une cloche à un moment donné et m'a demandé, par l'intermédiaire de son fils qui parlait anglais : "D'où vient le son ? Du battant ? De la cloche ? e ma main ?" J'ai répondu qu'il naissait dans l'esprit. Il a ri, sans rien me dire de plus. Mais j'ai su, après, que c'était effectivement cela. J'ai pu lui poser quelques questions importantes, il m'a parlé de quelques principes de base. Je me recueillais en sa présence, assis. Il y avait surtout la qualité de sa présence. J'ai essayé de décrire cela, mais, pendant longtemps, j'ai renoncé. C'est comme un muet qui doit décrire le goût du miel sauvage, ce n'est pas facile !

"Kangyour Rinpoché a pris une cloche et m'a demandé : D'où vient le son ? Du battant ? De la cloche ? De ma main ?"

Vous êtes rentré à Paris pour faire une thèse sur la génétique cellulaire à l'Institut Pasteur, sous la direction du Prix Nobel de médecine François Jacob, mais vous ne pensiez qu'à repartir à Darjeeling auprès de Kangyour Rinpoché...

De retour d'Inde, je me suis rendu compte que j'avais vécu quelque chose d'incroyable. J'ai fait plein d'allers-retours et je crois qu'ils étaient extrêmement salutaires, rétrospectivement. Des gens, surtout en Occident, ont tendance à se précipiter. Ils ne savent pas ce qui distingue un guide authentique d'un imposteur. Ils brûlent les étapes et s'en mordent les doigts après. Il y a des scandales partout, le bouddhisme ne fait pas exception à la règle, on y trouve le meilleur comme le pire. Mon maître m'avait conseillé de terminer ce que j'avais commencé, "et après tu verras". Ce "tu verras" a été le murissement. Un fruit mûr est consommable. Avant, il ne l'est pas. Cela aurait été probablement une catastrophe si j'avais prématurément cassé ce que je faisais, interrompu ma thèse et déçu tout le monde. Je serais parti dans de mauvaises conditions, tandis que là tout était fini. Mon père a été un peu catastrophé, mais il a eu la gentillesse de ne pas faire de drame, de ne pas laisser trop paraître sa déception.

Vous êtes donc parti vous installer en Inde. De quoi viviez-vous là-bas ?

Mon père s'en était inquiété, mais je crois franchement que ce genre d'inquiétude ne m'a pas effleuré l'esprit ! L'insouciance de la jeunesse ou une sorte de confiance... Quand j'ai quitté l'Institut Pasteur en 1972, j'avais de côté l'équivalent de six mois de salaire au CNRS, ce qui m'a permis de vivre quinze ans sur place. Je vivais dans un petit ermitage, je contribuais à ma nourriture pour ne pas être à charge du monastère, c'est tout. Je n'avais pas de besoins. Je suis venu avec un sac de couchage, j'avais mes vêtements, un pull de marin, deux pantalons en velours et

c'était tout ! Je n'avais pas de chauffage ni d'électricité, mais je n'ai pas souffert de l'inconfort. Quand mon maître était en vie, pendant deux ans et demi, je le voyais tous les jours, je m'asseyais en sa présence, je partageais les repas. Je n'ai pas bougé d'Inde pendant sept ans !

Vous avez eu ensuite un deuxième maître, Dilgo Khyentsé Rinpoché, auprès duquel vous avez vécu. C'est par son intermédiaire que vous avez rencontré le Dalaï-Lama...

Khyentsé Rinpoché était aussi un des maîtres du Dalaï-Lama, ils étaient proches depuis le Tibet. Quand ils sont arrivés en Inde, le Dalaï-Lama a demandé à recevoir de lui certains enseignements dont il était le détenteur. J'ai connu le Dalaï-Lama dans ce contexte, en 1980. Je l'ai revu régulièrement, parce que, tous les ans, mon maître allait offrir des enseignements. Je l'ai donc connu de manière très intime. Il avait une certaine affection pour moi parce que j'étais le disciple et que je m'occupais de Khyentsé Rinpoché. Encore maintenant, nous parlons souvent ensemble de lui. Quand il est mort et que j'ai revu le Dalaï-Lama pour la première fois, à Paris, il m'a pris dans ses bras silencieusement pendant trente secondes. Je fondais. Mon maître était aussi le sien. Je ne suis pas son ami, je suis son disciple. Je le sers de temps en temps en tant qu'interprète ou dans des conférences avec des scientifiques.

Vous aviez vécu avec une femme en France. Vos maîtres, Kangyour Rinpoché et Dilgo Khyentsé Rinpoché, avaient une famille. N'avez-vous jamais regretté de ne pas en avoir fondé une vous-même ? N'avez-vous jamais douté ?

Partir plus tôt qu'à 27 ans aurait été prématuré. Plus tard, cela m'aurait carrément contrarié. C'était le bon moment. On passe un col, on passe à la vallée suivante. Je n'ai jamais eu le moindre regret. Que serais-je devenu si j'étais resté ? Je ne me le suis jamais demandé parce que je n'avais pas l'intention de rester.

"Je ne suis pas l'ami du Dalaï-Lama, je suis son disciple."

Vous êtes-vous déjà demandé ce qui serait arrivé si vous n'aviez pas écrit en 1997 un livre d'échanges avec votre père, *Le Moine et le Philosophe*, le premier d'une longue série d'ouvrages ?

C'est la vraie question. Je ne serais pas là à vous parler aujourd'hui. Je serais probablement comme j'étais avant : complètement inconnu au bataillon à traîner dans l'Himalaya, à traduire des textes et faire des retraites. Je ne serais jamais venu sur le devant de la scène. Je ne le regrette pas, parce que, de fil en aiguille, cela a permis d'aider 400 000 personnes en Inde, au Népal, au Tibet (*au travers de l'association Karuna-Shechen qui met en œuvre des projets humanitaires, NdLR*). C'est satisfaisant. Mais j'ai une certaine nostalgie. J'ai rencontré un Hongrois au Tibet. Avocat à Pékin, il avait fait la connaissance d'un maître, appris le dialecte local des nomades de l'est du Tibet et, un jour, il a annoncé qu'il partait finir sa vie dans une grotte. On ne l'a jamais revu. Quand je l'ai appris, je me suis dit : "Pétard, j'ai raté ma vocation !" Je me suis demandé si je n'aurais pas dû faire cela aussi...

Il n'est pas trop tard...

À 75 ans, c'est à cela que j'aspire. Cela avait un sens d'écrire ce témoignage, *Carnets d'un moine errant*, avant que mon cerveau ne se désagrège. Mais faire des livres sans fin, ce n'est pas mon truc. Maintenant, je vais traduire des textes.

Lire la suite en pages 52 et 53